



À la conquête du monde réel

Les extra-terrestres débarquent aux Bois-Blancs

Ils sont cools, jeunes et insoucians. Débarqués du cyberspace en 2009, ils ont installé leur première colonie dans le vieux quartier industriel des Bois-Blancs, à Euratechnologies. Grâce à leurs soutiens auprès de riches représentants de la communauté terrienne, leur entreprise d'expansion se concrétise, empruntant des noms étranges : *living lab*, écoquartier, Euratechnopolys. Aidés des populations autochtones, nous avons saisi les aspects les plus immédiats de leur mode de vie exoplanétaire. Mais leur base avancée n'est que le début d'un impérialisme technologique qui dépassera, et dépasse déjà, les frontières physiques du quartier. Pour les bouter définitivement hors de nos vies, il faudra plus qu'une « lutte contre la gentrification ». Reportage.



Ils sont de plus en plus nombreux, attirés par un « parc d'activités » gigantesque installé dans l'ancienne filature Le Blan. Sur la carte du chômage régional, Lille est la seule ville à connaître un regain d'emplois. En cause : l'informatique.¹ Rien qu'à « Euratech », 2 500 geeks regroupés dans 150 entre-

prises ont emménagé en cinq ans. Si la reconversion du quartier est souvent présentée comme l'une des « réussites » économiques et urbaines les plus significatives des trois mandats d'Aubry, elle est surtout l'aboutissement d'une dynamique lancée par Pierre Mauroy dans les années 1980. La réconciliation de la mairie socialiste avec la chambre de commerce, l'arrivée du TGV et Lille2004 ont créé un « écosystème » propice aux nouvelles classes créatives et connectées. C'est d'ailleurs Pierre Mauroy qui, après une visite en 1999 de Sophia Antipolis, la plus importante technopole française près de Nice, lança le projet « Euratechnologies ».

Malgré le déclin de ces filatures qui faisaient la renommée du quartier, le « renouveau » de Bois-Blancs n'est pas une aubaine pour ses habitants, mais bien plutôt pour la Ville et ses investisseurs. « On a installé des gens pour faire du blé, du blé, du blé, et on oublie les autres avec le RSA », constate un habitant des Aviateurs, ces grands ensembles construits à la fin des années 1950. De chaque bord de la Deûle, frontière géographique et sociale du quartier, on se regarde en chien de faïence. Le pouvoir lillois n'a d'yeux que pour les grands noms de l'économie numérique, l'université Stanford en Californie ou les entreprises du programme « Euratech in China », alors que les habitants historiques sont réduits à l'état de classe surnuméraire et obsolète.

¹ La Voix du Nord, 23 septembre 2014. L'Observatoire des TIC n°19, 2013.

Cadre de vie pour une vie de cadre

Tous les suppléments « Immobilier » de la presse vous le diront. Bois-Blancs est un quartier où il fait bon investir. Il y a quelques années encore, la petite avenue de Bretagne qui mène à Euratechnologies, bordée de cerisiers et de maisons cossues, était aussi paisible que la Grand-Rue d'un bourg flamand un dimanche après-midi. Aujourd'hui, elle grouille de jeunes gens pressés. Entre la bouche du métro et l'entrée d'« Euratech », nous avons approché quelques *specimen* de ces nouveaux travailleurs tout juste atterris. Ils sont regroupés en tribus. Les plus petites sont appelées « start-up », les plus affirmées Microsoft, Cisco, IBM ou Tata. À Bois Blancs, vous pouvez être sympa, vous déplacer en vélo, trier vos déchets, et tâcheronner pour l'industrie militaire et aéronautique.²

Jérôme sort d'école d'ingénieur. Sympathique et avenant, il travaille pourtant dans « L'Internet des objets » : le puçage et la géolocalisation de notre environnement. Ce projet de société totale s'édifie dans un état d'esprit *collaboratif*, cette organisation du travail propre aux développeurs : « Il y a plein de petits événements pour favoriser l'innovation. Soit à Euratechnologies, soit dans un bar. Des rencontres sont organisées au "Switch", le bar en face, c'est très sympa. » Les tenanciers d'Euratechnologies prennent soin de leur matière grise, matin, midi et soir : petits déj' de l'innovation, « co-lunchs », apéros « Digital Afterwork », mais aussi concerts, expos ou concours de « hacking éthique ». Pour son premier anniversaire, Lille Métropole offrait 80 000 euros en petits fours et soirée techno dans l'Atrium d'Euratech afin d'initier « un véritable sentiment d'appartenance à la communauté d'Euratechnologies ». Plus que des collègues, une famille.

Signe qui ne trompe pas sur la sociologie des nouveaux habitants de Bois-Blancs : la nouvelle maire de quartier est écologiste. Les jeunes diplômés se sustentent de hamburgers artisanaux pendant leur courte pause passée devant un écran, s'enfilent un café à 1,80 € au « Switch » ou à l'« e-Zen », alors que leur progéniture apprend l'anglais dans la crèche bilingue ou le langage informatique aux « Kids Code Day ». Sortant de l'usine, ils s'entassent dans leur dortoir « Haute Qualité Environnementale » où de pseudo herbes folles d'origine exotique entrelacent digicodes et barrières bio. Les bunkers d'architecture néo-moderne misent sur cette « densification » de

l'habitat qui réconcilie écologistes et promoteurs immobiliers. On se croirait désormais n'importe où. Dans une banlieue écolo-chic d'Amsterdam par exemple. La Deûle et ses péniches arrimées là promettent une sérénité à faire saliver les promoteurs. Dans cet environnement artificiel, le quartier est abrité sous une cloche d'insouciance. D'où le sentiment de colonie extra-terrestre.

Bois-blancs, un village à l'abandon ?

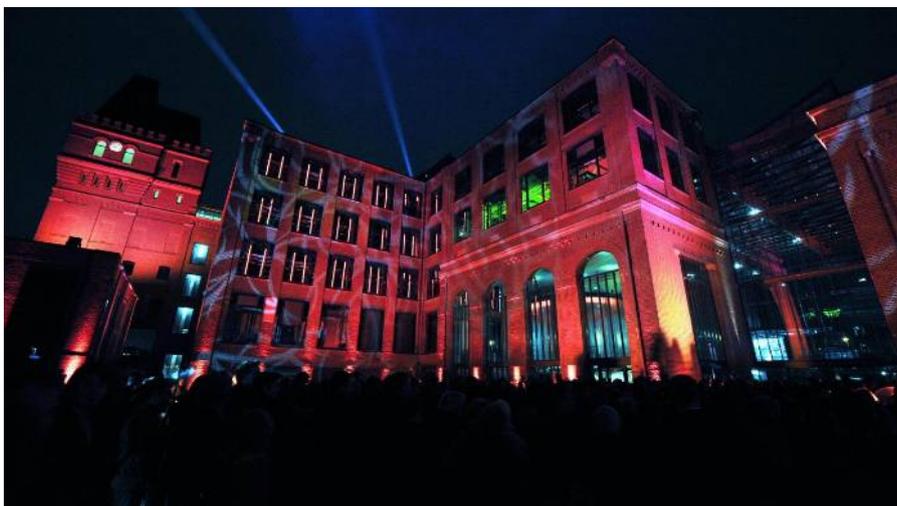
Passant le pont-à-fourchon au dessus de la Deûle, nous découvrons les « Aviateurs », construits au bout de l'île des Bois-Blancs pour y loger les délogés du quartier Saint-Sauveur. À peine quelques mètres, et le dynamisme créateur du nouveau Bois-Blancs disparaît. Les habitants ont ici la mine de ceux que l'histoire a laissés de côté. Les façades sont dégradées, les poubelles collectives dégueulent, les jeunes squattent le terrain de basket et l'héroïne a fait sa première victime. Tout le monde relève « l'esprit de village » qui y règne. Surtout les élus, pour qui c'est un argument marketing. Si les langues ne prennent pas dix secondes pour se délier, elles resteront anonymes : « Ici tout se sait », répète un passant. Quand une voiture s'arrête, un rideau de fenêtre s'entrebâille pour découvrir le regard scrutateur d'une petite vieille. Le village a ses mauvais côtés. Dès notre première rencontre au « Carré d'As », quand le bistrot se remplit à l'heure du PMU, on comprend que le développement de Bois-Blancs se fait aux dépens des habitants. « Jamais personne d'Euratech ne vient dans mon café », assure le patron. « De loin, on les voit, lance un gars en terrasse, c'est peut-être des ambassadeurs ou des médecins, j'sais pas, en tout cas on ne se sent pas invités. » Un autre : « On nous a dit qu'Euratech allait créer de l'emploi, mais tout ça c'était que du blabla pour endormir les gens ». Et un plus jeune de conclure : « Pour nous, y'a que des CAE, des contrats de merde pour faire le ménage. Le président du Conseil de quartier nous disait qu'on serait prioritaires : aucun n'a été pris. Pourtant on était tous diplômés, bac +1, +2, +3. Ils n'embauchent pas mais claquent 200 ou 300 000 euros pour des plantes. Si, ils en ont embauché quelques uns pendant dix minutes pour tenir un drapeau au Tour de France ! » Faire propre et vivant pour les grandes occasions, les balayeuses confirment : « Quand Aubry a inauguré le marché,

² Parmi les clients d'IBM, Safran ou Airbus.

on n'avait jamais vu le quartier comme ça. Ils avaient tout nettoyé, lavé les tags, etc. » L'image du quartier a plus de valeur que ses résidents.

Les plus remontés habitent les Aviateurs. Ici, pas de travail, pas de concertation, rien : « De toutes façons, tout le monde est déprimé, personne ne se sent concerné. Les politiques, ils ont rien produit ici. La dernière fois, j'ai accosté Martine Aubry pour qu'elle bouge son cul et qu'elle arrête de promettre n'importe quoi. Y'a rien ici, alors que de l'autre côté, c'est beau, c'est Marrakech. Nous, on n'a plus de respect pour eux. Ok pour les logements, merci pour les réhabilitations, mais ça va rapporter quoi ? On demande à être écoutés, continuer les études, le travail. J'avais confiance dans le système. Mais l'école, tout ça, c'est des conneries. Prends une école publique à Bois-Blancs et une en centre-ville, regarde la différence, y'a pas photo. Le petit là-bas avec une petite raquette, sympathique, il va au tennis, au basket. Mais ici y'a rien, j'ai plus confiance dans l'école. C'est dommage, c'est un beau quartier. »

Un symbole de la révolution industrielle



En venant ici, on avait bien le sentiment qu'un mauvais coup se préparait. On faisait le lien avec les habitants historiques de San Francisco qui bloquaient les bus de Google pour dénoncer la hausse des loyers provoquée par l'arrivée des « techies », ces ingénieurs embauchés dans la Silicon Valley.³ On était loin d'imaginer la détresse de Bois-Blancs. Le quartier avait été pourtant d'une grande « richesse ». Cherchant des témoins de cette époque, nous rencontrons Ronald. Il habite sur sa péniche depuis soixante ans. Ses parents et lui étaient bateliers. Tous

les jours, ils voyaient le va-et-vient des bus affrétés depuis le Pas-de-Calais pour débarquer les ouvriers et les ouvrières : « Jour et nuit, ça n'arrêtait jamais. »

De cette vie-là, plus rien : « Avant, il y avait deux cinémas à Bois-Blancs, au moins trente cafés, une boucherie, une poissonnerie, y'avait tout. » Au XIX^e, filatures et teintureries s'installent à la faveur de la Deûle. Elle sert à affréter les marchandises, impulser les machines à vapeur, laver la laine et le coton. C'est aussi un tuyau d'égout pour les teintures : « Tout était pollué, je me souviens. On voyait sortir des coulées bleues, vertes, noires, ça puait, une vraie poubelle. » C'est ici au XIX^e qu'un grand nom de la chimie française apparaît, Frédéric Kuhlmann, « pionnier de l'application des sciences aux arts industriels dès 1823 » renseigne Wikipedia. Il synthétise alors des engrais pour les betteraviers et des colorants pour le textile. Il fonda la banque « Crédit du Nord » ou l'Institut industriel devenu l'école Centrale. Producteur d'acide sulfurique, il mit au point un procédé de fabrication d'acide nitrique à partir de l'ammoniac. Chimiste, enseignant, industriel, conseiller général, il est le parfait notable de cette époque. Sur une photo jaunie, Ronald nous raconte comment les ouvriers déchargeaient à la main, dans les années 1960 encore, les sacs de soude depuis les péniches. Kuhlmann existe toujours, sous le nom « Produits Chimiques de Loos ». À croire le Plan d'intervention sur les risques industriels, elle est toujours aussi dangereuse.

En quittant Ronald, nous tombons sur une dizaine de messieurs-dames en visite guidée du quartier. On s'approche cordialement, une première personne nous tape la discut', ravie de conter la glorieuse histoire de ses ascendants : c'est son arrière grand père qui construisit la Cotonnière lilloise en 1896, l'actuel site d'Euratechnologies. Jean et Ferdinand de Hemptinne, aristocrates et industriels Gantois, fervents catholiques, s'associèrent à des industriels roubaisiens du même acabit dont les noms ont traversé le siècle : Georges Motte, Paul Mulliez et Albert Delesalle.

³ « San Francisco contre les riches "techies" », lemonde.fr, 10 mai 2014.

« Leurs noms figurent sur une plaque accolée au bâtiment », précise le Monsieur. La famille de Hemptinne devait alors sa fortune à un certain Lievin Bauwens, l'intrépide auteur d'un des premiers épisodes d'espionnage industriel : il importa à Gand, clandestinement, par bateau depuis l'Angleterre et en pièces détachées, les célèbres machines à filer « mule jenny ». Vingt ans avant l'insurrection luddite, les ouvriers fileurs de Manchester détruisaient déjà ces symboles de la révolution industrielle naissante. Les De Hemptinne améliorèrent le procédé, l'adaptèrent aux machines à vapeur de Watt, et les installèrent dans la Cotonnière lilloise. Ce n'est qu'en 1919 qu'ils vendirent leurs parts au paternaliste M. Le Blan qui ferma l'usine en 1983.

Nous ne connaissons pas exactement les liens qui unissent Gérard Mulliez père, créateur de « Phildar » en 1943, à ses ancêtres tisseurs. Mais cette histoire de Bois-Blancs montre ce que la première fortune de France, avec son groupe « Auchan », doit à ce quartier. Un quartier qui subit depuis un siècle et demi ce processus de « destruction créatrice », capitaliste et urbain, duquel habitants et travailleurs sont exclus dès qu'ils ne sont plus exploités. Un quartier voué aux magnats de l'industrie et du Progrès, où l'empire Mulliez retrouve aujourd'hui ses aises en implantant son Pôle de compétitivité des Industries du Commerce. L'histoire radote en se renouvelant sans répit.

Qui sont les assistés ?

La veille des Municipales, *Le Monde* saluait en Lille « l'avènement de la brique 2.0 », « une des villes les plus dynamiques de France ». L'envoyé spécial à Bois-Blancs n'avait pas fait son travail – mais le voulait-il ? – car deux heures lui auraient suffi pour deviner le revers de la publicité. Seuls les « jeunes gens décontractés [qui] pianotent sur leurs ordinateurs » l'intéressaient. Pas un journal, de *La Voix du Nord* aux *Échos*, ne manque à l'appel de L'Innovation. Le mythe du *start-upper* y est soigné. De celui qui, parti d'une « appli » *smartphone* depuis son garage de province gagna les sommets du Nasdaq. Sauf que derrière les postures de conquérant, les petits parvenus de la nouvelle économie sont des *assistés*. Quand au XIX^e, les patrons d'industrie construisaient sur leurs propres deniers usines et logements, aujourd'hui, les mêmes profitent des millions d'euros d'argent public

déboursés au titre de la réhabilitation des friches, de la Recherche & Développement, de la construction de logements ou de la réfection de l'espace public. De l'autre côté de la Deûle, l'ambiance est plutôt à la disette : « Quoi, tu veux 100 balles pour emmener les gamins du centre social au Laser Game ? Demande 75, t'en auras 50, et partage avec la directrice. » Les assistés ne sont pas ceux qu'on croit.

La droite lilloise fait mine de protester contre le fait que les habitants des Bois-Blancs ne soient pas embauchés par « Euratech ». Vu la nature des emplois, même si les pouvoirs publics offraient à tous les mêmes « chances de réussite », ils ne bâtiraient pas cette société d'ingénieurs débarrassés d'exécutants à leur service. Aussi, Euratechnologies n'embaucherait que des habitants des Bois-Blancs logés dans un parc immobilier 100 % social et construit d'un bois bio d'essence locale, il nous faudrait le refuser pour ce qu'il est *essentiellement* : la promesse de nouvelles nuisances dues à des technologies polluantes et dévoreuses d'énergie, le perfectionnement de notre dépendance à leurs marchandises, la soumission de nos imaginaires à leurs publicités virtuelles. Tous les jours, de 9h à 17h pour le compte de la grande distribution ou de la « ville intelligente », les extra-terrestres d'Euratechnologies s'ingénient à installer des écrans, des puces, des caméras, des lecteurs d'empreinte, des portiques et des pubs partout où c'est possible.⁴ De nous géolocaliser dans le métro, les rues, les musées et les supermarchés. De nous pister dans nos voitures, nos cuisines, et jusque dans les toilettes s'il le faut. À Bois-Blancs comme ailleurs, nous ne souhaitons pas un meilleur partage des emplois et des richesses. Nous souhaitons leur disparition.

TomJo, novembre 2014.
chez.renart@tuta.io



⁴ « Pourquoy il faut fermer Euratechnologies », Hors-sol, mars 2013.